

(Témoignage de son fils Jean)



"Le 24 novembre 1943, au lycée Lalande, les internes des classes de 1ère et de terminale travaillent en salle d'étude après le repas du soir. Les élèves sont studieux, trop penchés sur leurs cahiers à cause d'un éclairage insuffisant. Je n'ai pas le cœur à l'ouvrage, il se passe tellement de choses à l'extérieur. Soudain, le concierge apparaît et me fait signe de le suivre. On m'attend au parloir. Que se passe-t-il d'important pour que j'aie une visite à une heure aussi tardive ? Bailly, chef de l'A.S. de Châtillon et Gropsiron, commerçant voisin de mes parents sont là, visage grave. « Ton père et ta mère ont été arrêtés aujourd'hui par la Gestapo sur leur lieu de travail. Ta mère a été relâchée, mais ton père doit se trouver maintenant à la prison de Gex. Toi, tu ne sembles pas menacé, car les Allemands n'ont pas fait mention de ton existence, mais il faut que tu préviennes les dirigeants départementaux que nous ne connaissons pas. »

C'est le choc. Et, pourtant, je sais bien que c'est le risque que nous avons tous accepté de prendre. Je pense à ma mère, complètement impliquée elle aussi dans ce combat. Je sais qu'elle sera forte. Mais comment réagira ma jeune sœur, qui, malgré ses onze ans, doit être parfaitement consciente de la gravité de l'événement ?

Il faut réagir. Ce n'est pas le moment de flancher. Mon père est le chef de secteur de l'Armée Secrète. Il connaît l'identité et l'adresse des dirigeants départementaux des M.U.R. (Mouvements Unis de Résistance). Sa grande force de caractère est bien connue, mais on sait que la Gestapo pratique des techniques d'interrogatoire qui peuvent briser les plus courageux. Il faut, en effet, donner l'alerte immédiatement.

Je ne dois rien laisser paraître, attendre le coucher et l'extinction des feux, me relever discrètement et « faire le mur ». Une fois dehors, je me déplace avec prudence pour éviter d'être contrôlé par une des patrouilles allemande ou milicienne qui circulent en ville toutes les nuits. J'atteins enfin la rue de la Citadelle devant le domicile de Monsieur Greusard (Dupleix dans la Résistance), le président des M.U.R. Je frappe longtemps sans obtenir de réponse. Enfin, la porte s'entrouvre à peine et une dame apparaît. Malgré mon insistance elle refuse de me recevoir. Monsieur Greusard est absent, prétend-elle. Je ne peux que lui donner le message. (J'ai appris plus tard, de la bouche de Monsieur Greusard, qu'à ce moment même, se tenait chez lui une réunion des dirigeants départementaux avec le colonel Romans, chef des maquis)

Dès le lendemain, le colonel Romans mit sur pied deux corps francs de maquisards pour intervenir sur la prison de Gex. L'A.S. de Bellegarde avait, elle aussi, préparé un groupe d'intervention. Ce fut en vain, car on apprit que mon père avait été transporté tout de suite à la Citadelle de Besançon.

Deux mois plus tard, il était expédié au camp du Struthof avec la qualification N.N. (Nuit et Brouillard). Les N.N. étaient encore plus maltraités que les autres déportés, ils n'avaient même pas droit à l'uniforme rayé, étaient vêtus d'oripeaux trouvés ça et là, Marius Marinet portait un manteau de femme. Au bout de neuf semaines de travail à la carrière, en plein hiver, le ventre vide, il décédait de froid, de faim, de coups et d'épuisement par le travail.

Le seul de ses compagnons de misère qui ait pu survivre, Joseph Demornex de saint Jean de Gonville, m'a raconté qu'il l'avait tenu mort dans ses bras sur la place d'appel car, au Struthof, les N.N. devaient être présents debout à l'appel, même morts et devaient disparaître sans laisser aucune trace, entre Nuit et Brouillard. »